

Le racisme en Tunisie

Maha Abdelhamid, « Quand le thème du « racisme » en Tunisie change le public de l'IRMC »

Inscrit dans le programme de recherche que Stéphanie Pouessel mène depuis l'IRMC, une soirée projection de deux documentaires a été organisée sur le thème du racisme en Tunisie. Le premier documentaire de Maha Abdelhamid s'intitulait « de Arram à Gabès mémoire d'une famille noire », et le second de Anis Ben Saad et Ghassen kamarti traitait de la Banga de Sidi Marzoug. Il fut suivi d'une explication ethnologique du rituel par Amel Fergî qui mène des recherches de terrain sur ce sujet depuis huit années.



Les conférences en sciences sociales suivies de débats sont une tradition de l'IRMC depuis sa fondation en 1992. Des chercheurs alors intéressés par le thème proposé, assistent pour « apprendre »

et enrichir les débats. Le public de l'IRMC comme on l'a toujours connu est généralement composé de chercheurs en sciences sociales, universitaires et doctorants. Cette fois-ci, le thème du racisme en Tunisie ne semble pas avoir provoqué la curiosité de cette catégorie intellectuelle ni être au cœur de leur préoccupation. On a remarqué seulement la présence de trois chercheurs dont une a déjà fait, il y a longtemps, un travail sur le rituel de *stambali*.

En revanche, s'interroger sur les discriminations raciales a beaucoup intéressé des simples citoyens, c'est-à-dire qui n'ont rien avoir avec la recherche. Le public était cette fois-ci divers : fonctionnaires, ingénieurs, cinéastes, artistes, étudiants, professeurs de lycée et élèves. Ce thème a véhiculé de nombreux Tunisiens noirs à l'IRMC. Des intervenants de toutes générations ont enrichi le débat, les idées sur le racisme se croisaient et divergeaient entre les intervenants et ceux qui se considéraient touchés directement par le racisme. Les témoignages de jeunes Noirs ont été aussi émouvants que poignants...

L'idée de faire un film évoquant le thème de la discrimination de couleur en Tunisie est venue à Maha de son expérience personnelle. Etant tunisienne noire, elle a vécu au sein d'une société mélangée, dans le Sud tunisien (Gabès) : des habitants noirs et des habitants blancs qui se côtoient, se fréquentent quotidiennement et qui sociabilisent. Ce qui a suscité un écho chez

elle, c'est cette frontière voire même cette muraille a priori et empirique entre Blancs et Noirs. Il s'agit, à son sens, d'une construction socio-historique et son affranchissement apparaît comme un péché voire même un viol à la loi sociale.

Faire des entretiens avec des Noirs des membres de sa famille en focalisant sur sa grand-mère, qui représente l'ancienne génération dans le film, a été aussi un hommage qu'elle a voulu lui rendre ; cette femme qui ne croit pas à l'importance de la couleur de peau ou des origines de la personne mais à la dignité et à l'éducation dans tous ses sens, ne cesse jamais de dire « *El hemma we E'rrbeya khir mel Alasel* » (la dignité et l'éducation comptent beaucoup plus que les origines de la personne).

Stéphanie Pouessel, « Tunisie : Quand le débat sur la discrimination raciale 'prend' »

Emboitant le pas de l'« urgence » déclarée par Maha Abdelhamid de transmettre la « mémoire » de sa grand-mère et son parcours héroïque de femme – qui, du bas de toutes les hiérarchies sociales, a tenu à scolariser au maximum ses enfants afin de les extraire de cette condition –, s'est suivi un débat auquel ont pris part des intervenants de toutes générations.

L'historien et passionné du 7^e Art Sami Bergaoui, a relevé le paradoxe du documentaire sur la Banga entre « le beau » des images et « l'horrible » des propos tenus par certains sur l'infériorité des Noirs. Bien qu'une ethnologue ait voulu orienter le débat en interrogeant costumes, couleurs, mise en scène et récusant le manqué « d'authenticité » de ce rituel de la banga filmé en 2010, une journaliste a établi un parallélisme avec le cas du Sénégal où des femmes noires se blanchissent la peau pour plaire aux hommes, quand les femmes métisses sont rejetées des deux « côtés », permettant ainsi au débat d'entrer dans le vif du sujet, celui du « racisme »¹. Une ingénieure a remarqué que les trois générations de Tunisiens noirs présentées dans le premier documentaire ont avancé dans leur manière de se percevoir, dès lors affranchies de tout stéréotype, dans une société qui, elle, a difficilement fait évoluer sa mentalité.

Un fonctionnaire a relaté sa relation avec une amie tunisienne noire à qui il a demandé comment elle souhaitait qu'il l'appelle : « *kahla* » ? « *kahloucha* » ? celle-ci optant pour « *kahloucha* ». Il a tenu aussi, à raison, à préciser que la discrimination en Tunisie n'était pas uniquement liée à la couleur de peau mais recouvrait d'autres dimensions : religion, régionalisme, etc.

Le sociologue Khalil Zamiti, qui fut l'un des premiers étudiants en sociologie dans les années 1960 et qui avait contribué aux recherches de terrain qui ont mené Jean Duvignaud à écrire le mythe *Chebika*, a

interrogé l'intentionnalité des fidèles du rituel de la Banga. À travers ce type de pratique rituelle mystique somme toute universelle (que l'on retrouve partout dans le monde), qu'en est-il du message identitaire que les chercheurs ou réalisateurs prêtent ici aux Noirs ? La réponse s'est avérée radicale : il y a bien une dimension identitaire, tout du moins ces dernières années (années d'étude de terrain d'Amel Fergî), une fierté à recouvrir de la part des Noirs, un besoin de reconnaissance, une « revanche » des Noirs sur les Blancs qui, à travers quatre jours de rituel d'inversion des rôles, adoptent par ce biais la place dominante dans la société neftienne. Le directeur d'un institut d'art et métiers a renforcé ces propos en déclarant que oui, les Noirs tunisiens ont besoin de l'existence de ces rituels ; des spécificités culturelles qui leur permettent d'avoir « eux aussi » un patrimoine et qui s'avèrent indispensable aujourd'hui.



© Irène Carpentier.

Crescendo, sous l'impulsion d'un photographe et d'un informaticien qui ont tenu à « recadrer » le débat, l'assistance en est venue à évoquer le racisme directement : une fonctionnaire des transports aérien confie qu'elle se voit constamment interpellée sur sa nationalité (on lui demande si elle est vraiment Tunisienne), qu'elle paye toute erreur plus chère que les autres, qu'elle doit faire plus que les autres pour être légitime dans son milieu de travail. Un étudiant à Sousse a raconté les insultes qu'il a subies de la part de la famille de son amie, blanche, et des jets de pierre dans la rue. Enfin, une étudiante nous a offert un témoignage poignant sur son vécu dans son foyer à Tunis au sein duquel certaines de ses colocataires blanches refusent de partager les mêmes toilettes qu'elle...

Cela se passe à Tunis, en 2012...

Maha ABDELHAMID et Stéphanie POUESSEL

IRMC

1. Le terme « racisme » n'est pas un concept de sciences sociales. Il est un terme qui bouscule et mobilise. L'expression adéquate pour la thématique de cet événement aurait davantage été « enjeux des rapports de force et de couleurs dans la société tunisienne ».